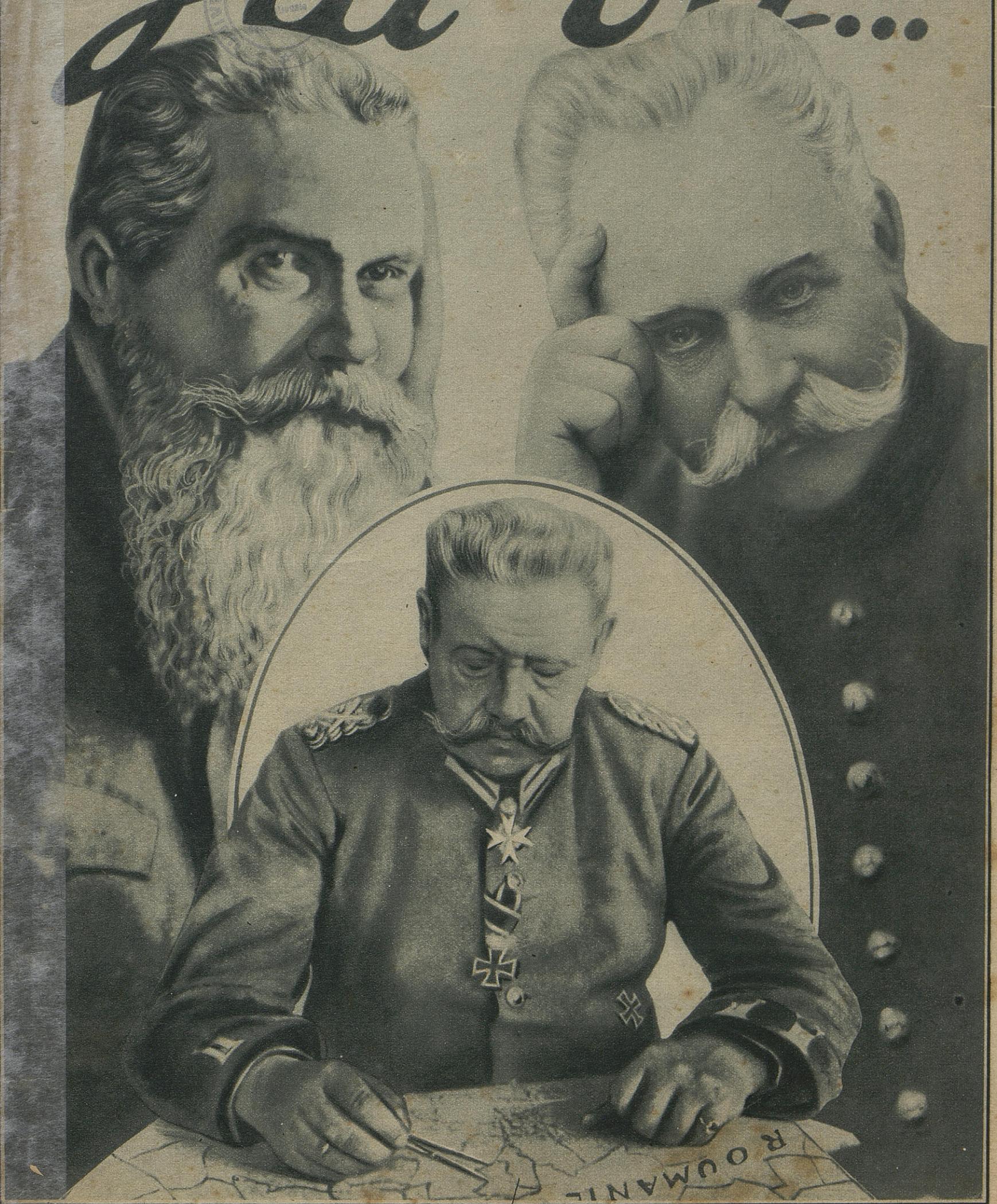


J'ai vu...



G^e russe Ivanoff.

G^e Hindenbourg.

G^e Sarrail.

CEUX QUI VONT JOUER DANS LES BALKANS LA PARTIE DÉCISIVE

FP 97



Cavalier roumain, le jour de la mobilisation.



Une avance sud-ouest au dessus du Danube amènerait les Roumains au point vital de jonction des lignes de chemin de fer de Nisch

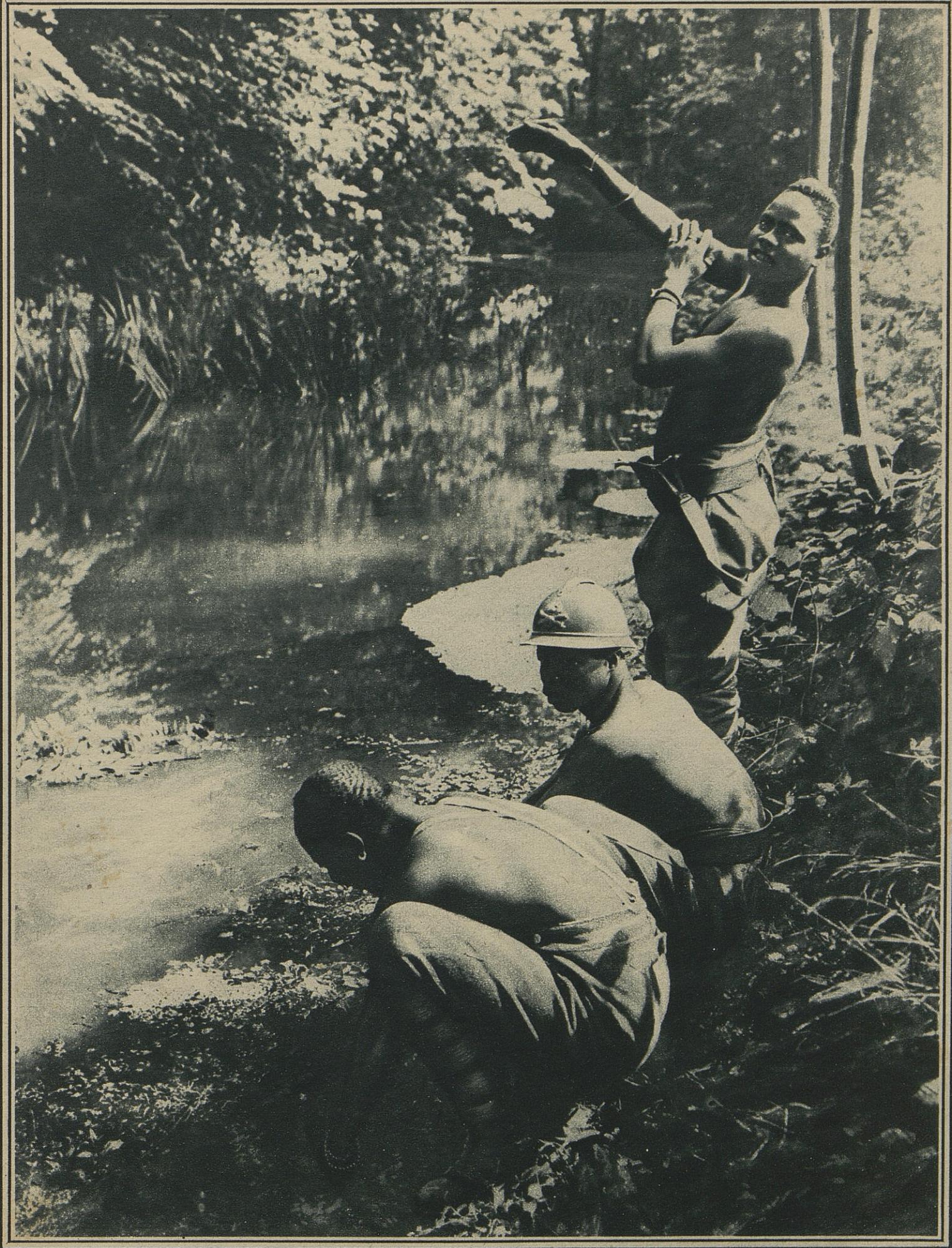
C'EST SUR LA FRONTIÈRE ROUMAINE-BULGARE QUE VONT SE LIVRER LES BATAILLES QUI DÉCIDERONT DE LA GUERRE

« La création d'une grande Roumanie qui nous transformera en un État de 14 millions d'habitants (au lieu de 8 millions) est de l'intérêt non seulement roumain, mais européen, a dit le meilleur des hommes d'Etat de notre nouvelle alliée, le patriote Take Ionesco. Il faut mettre en effet, entre l'Allemagne et cet Orient qu'elle convoite, des États assez forts pour résister à toutes les intrigues et assez éloignés du génie allemand pour être des soldats de la civilisation contre la cupidité allemande. Ceci, c'est l'avenir plein de magnifiques promesses. Pour le présent, l'entrée en guerre de la Roumanie signifie que la porte de Constantinople va être ouverte aux Russes, et c'est là ce qui nous donnera la victoire. La seule chose qui nous manque en effet pour armer la Russie et donner des millions de magnifiques soldats à la cause commune, c'est d'avoir une voie de communication facile avec elle et moins précaire que celle d'Arkangel que l'hiver bloquera. Aussi, par la Dobroudja, l'avalanche des armées russes va se précipiter sur la route de Constantinople. L'état-major allemand a déjà accumulé ses armées sous les ordres de Mackensen, au sud de cette partie du territoire roumain. A l'heure où nous mettons sous presse, des actions décisives ne sont pas engagées, mais elles ne sauraient tarder, et la gigantesque bataille, si la victoire couronne les drapeaux des armées russo-roumaines, marquera l'écroulement du plan des puissances ennemies.



Le général Mackensen, généralissime du front roumain.

FP 47



SUR LES BORDS DU NIGER... OU DE LA SOMME?

... Non, ce n'est pas une scène africaine, mais on ne s'en peut aviser qu'à l'examen, en s'apercevant que le paysage n'a rien d'équatorial. Ces splendides guerriers exotiques, au torse nu, aux bras musclés, ne viennent pas de chasser le rhinocéros, mais un gibier beaucoup plus redoutable : les Boches, sur les bords de la Somme ! En pleine Picardie, ces grands enfants

crépés s'amuse des terribles combats qu'ils leur faut livrer avec la même candeur qu'ils mettent à danser ou à chanter pacifiquement, sous les bambous, dans leur patrie chaude et lointaine. Leur loyalisme est admirable et ingénu. Ils sont fiers d'être assimilés aux purs Français, de coiffer, comme les blancs, le casque Adrian, de se battre à nos côtés pour la même cause.



A Serès, livré par les Grecs sans combat, les femmes préparent le départ.



Sur la route de Drama, les hommes fuient avec le bétail.



L'exode vers Salonique. (A gauche et a droite) : types de paysans bulgareo-grecs.

A SALONIQUE : LES HABITANTS DE SERÈS ET DE DRAMA FUIENT DEVANT LES BULGARES

On s'est imaginé, bien à tort, que l'armée bulgare, prise entre l'offensive roumaine et Salonique, ne réagirait pas. Les Bulgares, formidablement armés en artillerie, et d'ailleurs bons soldats, résistent; ils attaquent même: témoin ces documents pris à Serès et à Drama, où devant la marche des troupes du roi

Ferdinand de Bulgarie les habitants fuient vers Salonique, où ils sont sûrs de trouver un abri inviolable. On croirait l'exode des Serbes devant les masses de Mackensen... Mais, ici, l'avance déjà enrayée fut brève, et bientôt les gens de Serès et de Drama reviendront avec nos troupes dans leurs villes reconquises.

J'ai vu.



La foule à Athènes allant porter une adresse au roi que l'on voit en médaillon, en uniforme



Celui qui peut encore sauver la Grèce : Venizelos.



La foule manifeste à Salonique devant le Comité de la Défense nationale. (En médaillon)



daillon) l'amiral Dartige du Fournet qui croisa avec sa flotte devant le Pirée.

Le g^e Moschopoulos qui a remplacé le g^e Dousmanis, comme chef d'état-major.

CHOSSES DE GRECE : EN ATTENDANT VENIZELOS

Une escadre alliée, sous le commandement de l'amiral Dartige du Fournet, vient de remettre à Constantin l'ultimatum de l'Entente. Le roi a cédé et nous accorde le contrôle des postes et télégraphes, et le renvoi des Allemands qui infestaient Athènes. Déjà, nous avons obtenu la démission de Dousmanis et de Metaxas, chef et sous-chef

d'Etat-major à la solde du baron Schenk, et leur remplacement par le général Moschopoulos, ami de la France. A l'heure où nous mettons sous presse, des notes de Londres affirment que le départ de la Roumanie fait réfléchir Constantin et qu'il songe à reviser ses relations extérieures. Va-t-il enfin appeler Venizelos?

NOTES DE COMBAT : LES "BOUZILLEURS"

ALERTE! Deux bataillons de zouaves sont mandés en toute hâte pour se rendre à Z..., en Belgique, et contre-attaquer des forces ennemies qui ont percé de 5 kilomètres en une nuit. Nous partons. 15 kilomètres à pied jusqu'à F... et embarquement en autobus pour la bonne direction. Midi. Nous arrivons à V..., qui, hier encore, se trouvait à 10 kilomètres de la première ligne tenue par nos territoriaux.

Depuis ce matin huit heures les obus boches éclatent dans le village; les civils évacuent rapidement, emmenant avec eux leurs chevaux, leurs vaches...

Sur la route nous croisons une longue théorie de charrettes campagnardes pleines du mobilier de ces pauvres et héroïques paysans belges. Les femmes, les enfants, les vieux, tout est là pêle-mêle... et le village, le pauvre petit village où le coq ne chantera plus, brûle tandis que la fumée des incendies se mélange aux énormes panaches des « gros noirs » qui s'écrasent au milieu du fracas des effondrements. La guerre, la grande guerre, vient de parvenir au milieu de ce petit coin de la noble Belgique; elle a incendié les maisonnettes aux poutrelles de bois et aux toits de chaume; elle a précipité les pierres de l'église — de la vieille église, — sur les pierres de la route; elle a expulsé de son coin vénéré la vieille dentellière flamande en lui brisant son fuseau et ses aiguilles de cuivre, et tout croule maintenant devant cet ouragan déchaîné.

Nous sautons de nos voitures, salués copieusement par les 77 boches.

Pour la première fois, cette nuit, l'ennemi a fait usage de gaz asphyxiants contre ce secteur tenu par les territoriaux et a pu, grâce à ce moyen barbare, housculer toutes nos troupes.

C'est à nous que revient l'honneur de reprendre tout le terrain perdu! Nous recevons les ordres. Nous devons nous porter à 4 kilomètres d'ici, en terrain découvert, pour parvenir à une tranchée qui nous servira de parallèle de départ pour notre contre-attaque.

3 heures. — Nous partons en colonne double. Les Boches canonnent fortement la plaine. Notre artillerie répond faiblement, ayant dû, en pleine nuit, changer ses emplacements de batteries. Qu'importe! puisque l'on nous a fait venir, c'est que ça va « barder », et à cette idée tous nous sommes remplis d'ardeur et d'espérance.

Les premiers kilomètres sont franchis tranquillement, sans pertes. Le temps est radieux, le soleil nous accompagne, nous chauffe de ses rayons et les zouaves chantent le « Pan! Pan! l'Arbi ». Puis, la pose pour attendre de nouveaux ordres.

Là-bas, un peu à notre droite, un village: c'est H..., violemment pris à partie par les artilleurs boches qui, avec acharnement, y déversent leur mitraille. Nous causons et devisons avec calme. Les ordres enfin arrivent:

La ...^e compagnie se déclanchera la première, les autres suivront à distance. Formation: colonne d'esouade par un, à intervalle varié selon les besoins et la topographie du terrain. Départ: 15 h. 15.

15 h. 15.1 — La ...^e compagnie commence son mouvement et nous entrons dans la zone battue, en plein tir de barrage. Nous marchons. Encore 700 mètres à faire pour atteindre notre tranchée. Nous progressons par bonds successifs. Chaque chef de section marche en avant de son

groupe, et le capitaine, au milieu, debout, une matraque à la main, distribue les ordres à ses agents de liaison. La fusillade fait rage, les mitrailleuses crépitent et des obus de tous calibres éclatent de tous côtés. Des hommes tombent et, déjà, le terrain parcouru est tacheté de kaki...

Inlassablement notre progression continue pour enfin parvenir au but après un travail physique extraordinaire. Nous voici dans la tranchée, mince boyau qui était déjà, en plusieurs endroits, nivelé par le bombardement. Un bataillon de territoriale tient cette tranchée qui, hier encore, était considérée comme position de repos: maintenant c'est la première ligne!

Nous nous organisons, tandis que petit à petit nos braves territoriaux nous laissent la place. Sur toute la ligne maintenant la liaison est établie. Toutes les compagnies — avec plus ou moins de pertes — sont arrivées à l'endroit qui leur avait été soigneusement assigné. Tous nous travaillons ferme en attendant les prochains ordres. Il s'agit de profiter de cette pose — qui peut être de courte durée, — pour inscrire au plus vite dans cette terre une profonde entaille et s'y accrocher résolument en vue de parer à une nouvelle attaque allemande qui ne saurait tarder.



Le tir ennemi devient de plus en plus intense. Fébrilement, les hommes piochent, fabriquent des niches pour cacher les têtes, des trous pour blottir les corps, tandis que les obus éclatent, foudroient, voltigent en mille fragments mortels. L'enthousiasme anime nos hommes, car ils savent que tout à l'heure, bientôt, rien ne résistera à la furia de leurs baïonnettes.

Le chef de bataillon est signalé! Le voici! Il vient se rendre compte par lui-même de l'aspect du terrain. Pour tous il a un mot charmant. C'est le commandant R..., magnifique type d'officier français, droit comme une lance guerrière, visage volontaire, brûlé par le soleil africain, qu'éclairent deux yeux énergiques. La croix, trois palmes et sa chéchia coiffée crânement sur l'oreille: un chef! C'est le père du bataillon! il s'en va; les hommes, contents de sa visite, redoublent d'acharnement au travail.

Le bombardement continue, notre travail aussi et les heures passent et la nuit survient... Maintenant les travaux sont suspendus. Tout le monde aux créneaux. Tous nous nous attendons à l'attaque pour le lever du jour.

Sur notre droite, du côté de H..., éclate une fusillade, et l'artillerie s'en mêle, et les mitrailleuses claquent rageusement, et tout ce vacarme, qui n'est qu'une fausse alerte, s'arrête, de lui-même, progressivement. La nuit passe doucement. Quatre heures du matin. Le jour se montre. Les Boches ne bougent pas. Donc c'est nous qui, dans un instant, irons leur rendre visite! Et tous nous sommes joyeux dans ce matin qui bleuit.

— Mon lieutenant, une note du capitaine!

— Merci.

C'est l'ordre! Notre contre-attaque se déclanchera à cinq heures juste! Notre artillerie commence à taper un peu plus fort. Nous partirons en trois vagues et je me trouve être de la dernière, avec ordre de commander l'équipe des « nettoyeurs » de tranchées: les « Bouzilleurs ».

4 h. 45. — Les hommes sont prévenus et tous sont splendides d'assurance

et de bonne humeur. Du moment qu'on marche de l'avant on peut tout leur demander, et, à artilleries égales, ils sont capables de tout entreprendre et de tout réussir! Notre artillerie tonne à présent avec violence. Une fumée intense s'abat sur les positions, et la tranchée d'en face est à peine visible.

5 heures. — Baïonnette au canon! Des coups de sifflet retentissent et la première vague s'élance en poussant de formidables hourras! Elle s'enfonce dans la fumée et, à son tour, la deuxième vague s'élance et les hourras jaillissent plus violents encore, plus déchaînés... Ah! comme ils en mettent les braves « gosses »... Haletant, tête nue, je regarde, j'admire ce spectacle émouvant en attendant mon tour de partir, je regarde goulûment, ne voulant rien perdre... puis, machinalement, j'éponge avec ma chéchia pétrie dans ma main quelques larmes... qui m'empêchaient de voir...

En avant, les enfants! Et la troisième vague à son tour s'arrache du sol. Le parapet d'un seul bond est franchi, et, au pas, tranquillement, presque alignés, la tête haute, nous abordons la position ennemie qui déjà a été « submergée » par les vagues précédentes.

Le « nettoyage » commence au milieu d'un vacarme épouvantable. Des Boches viennent se rendre. Ils sont sales, avec leurs tenues grises, déchirées, en loques, maculées de boue et de sang; ce ne sont plus des hommes. L'artillerie ennemie maintenant canonne ses propres lignes qu'elle sait enlevées.

— Mon lieutenant!... Tu vas bien?

C'est X..., coureur à pied, Nous nous sommes connus à Londres, aux Olympiades. Un débrouillard! Nous nous embrassons! C'est un loustic de première! Caporal, il commande une équipe de « bouzilleurs ». Il est joyeux, il rayonne.

— Viens voir, mon lieutenant, comment qu'on travaille.

Il me précède et nous arrivons à une petite organisation de seconde ligne où se trouvent quelques abris. Des Boches sont encore dedans; surpris, abrutis, ils n'osent se montrer et si, par malheur, nous passons en les oubliant... tout à l'heure ils sortiront et nous fusilleront par derrière...

Partout, entre les lignes, dans les boyaux, sur les fils de fer, dans les parapets, des territoriaux sont là, la face convulsée, dormant leur dernier sommeil.

T'en fais pas, mon lieutenant: on va les venger. Viens zieuter ça... ça vaut un coup de pinard!... Et X... s'approche du premier abri, cependant que ses hommes vont aux autres.

— Combien que vous êtes là-d'dans? Combien êtes-vous?

— Six!

— Parfait! Partagez-vous ça! Et chacun sa paire, hein! Pas de jaloux...

Et douze grenades françaises sont lancées dans la guitoune qui tremble sur sa base et laisse échapper de son intérieur des jurons, des hurlements et des râles... Puis plus rien. Une épaisse fumée blanche sort de l'orifice servant de porte. Nos territoriaux, nos braves « pépères » lâchement assassinés sont vengés!

Le soir nous primes deux villages: H... et L..., et nous fûmes relevés trois jours après, ayant reconquis la plus grande partie du terrain.

Henry DECOIN,

Sous-lieutenant (Belgique, 1915).



LE BOMBARDEMENT D'UNE GARE ALLEMANDE

Nos avions de bombardement n'ont aucun répit. Le jour, la nuit, ils sillonnent les nues pour aller précipiter des tonnes d'explosifs sur les dépôts de munitions de l'ennemi. Certaines escadrilles ont effectué jusqu'à sept sorties dans la même nuit. On se représente par ce chiffre le travail que s'imposent nos

bombardiers; et lorsqu'on songe que des appareils projettent jusqu'à 40 obus, on se rend compte des dégâts infligés. La hardiesse des pilotes garantit l'efficacité du tir, et maintes fois, quand le chargement de bombes est tombé, le bombardier, devenant mitrailleur, se sert de son arme pour tirer sur les groupes.



L'ARTILLERIE AVANCE

La magnifique reprise d'offensive sur la Somme, qui a porté d'un élan nos soldats jusqu'au delà des nouvelles lignes ennemies, marque un pas de plus vers la libération méthodique de nos chers territoires du Nord. C'est, comme toujours, " Rosalie " qui fut la Reine de cette fête sanglante.

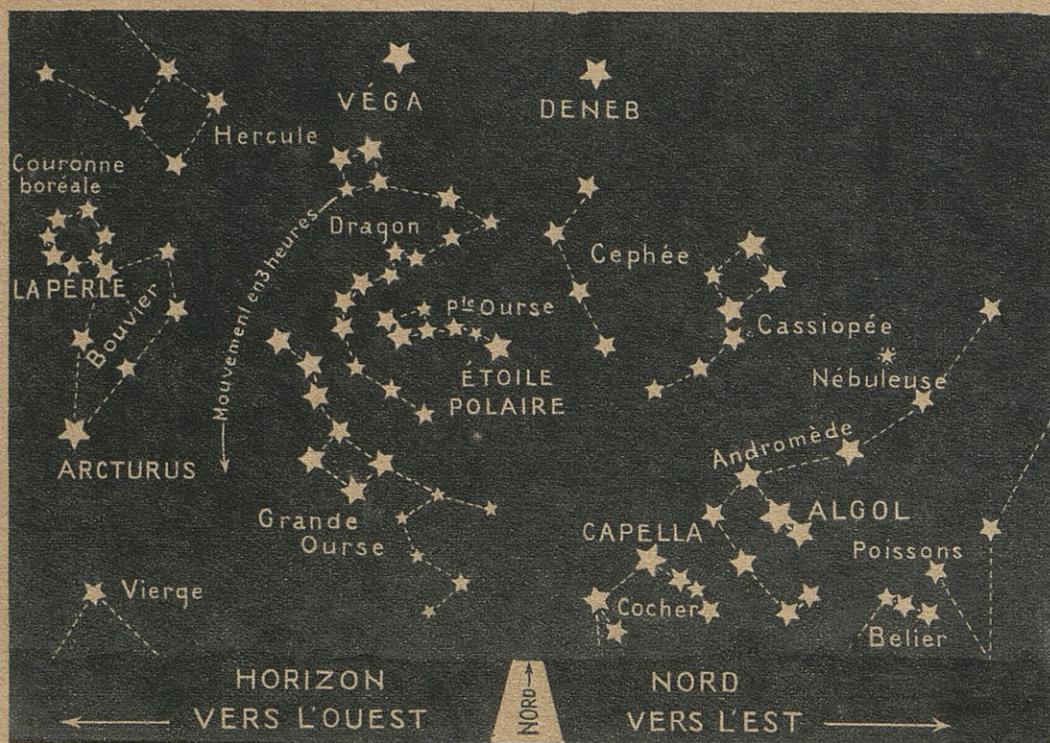
Il ne faut pas oublier, cependant, la part de travail et de succès, qui échoua dans ces circonstances à notre formidable artillerie. C'est elle qui déchaîne de loin le cyclone préparateur, et, quand l'infanterie a marqué au prix de quels héroïsmes! — la nouvelle étape vers la victoire,

elle est là, derrière, pour recommencer le dur labeur commun. L'infanterie passe, légère, et toujours prête; mais à quelles difficultés ne se heurte pas l'artillerie! Que de complications dans le transport des pièces lourdes et des innombrables munitions. Voici, entre M... et F..., la pénible

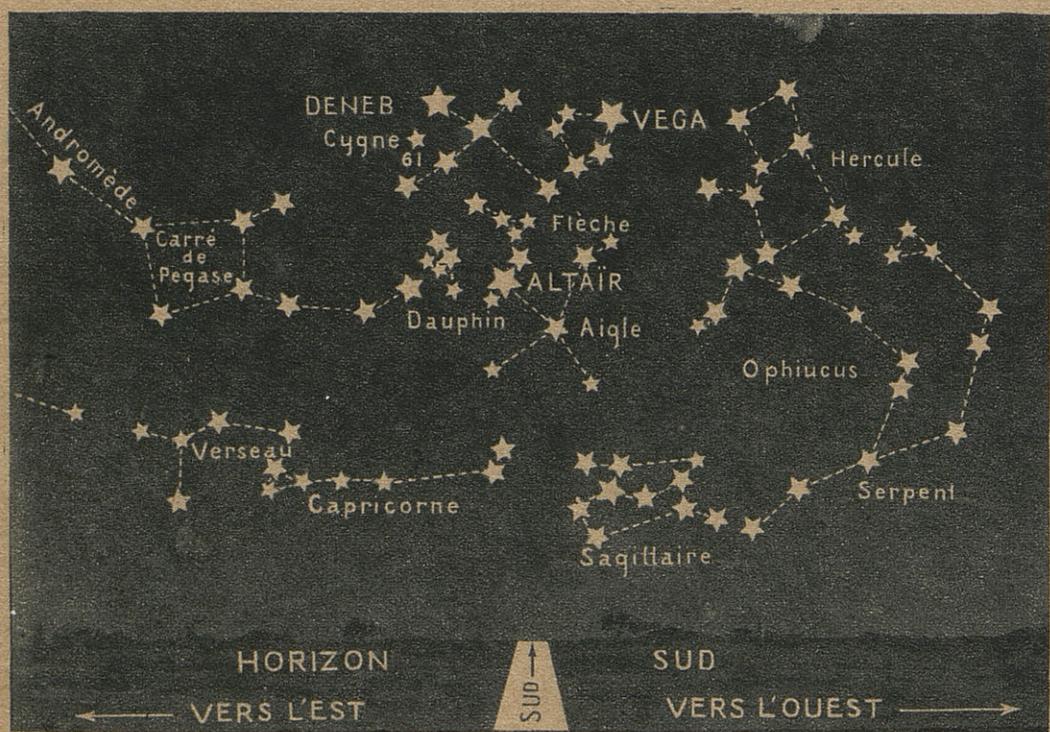
escalade des accidents de terrain d'où les gros canons, enfin hissés, domineront les positions adverses. Les prolonges s'embourbent, les chevaux tirent, les hommes poussent... et c'est une humble page de l'effort, anonyme et quotidien, qui constitue l'âme de toute la nation en armes.

LES ASPECTS DU CIEL EN SEPTEMBRE 1916⁽¹⁾

Par l'Abbé Th. MOREUX, Directeur de l'Observatoire de Bourges.



HORIZON NORD
 Au mois de septembre, vers neuf heures du soir, la Grande Ourse est sur le point d'atteindre sa plus faible hauteur au-dessus de notre horizon. Le Bouvier et la Couronne boréale s'abaissent vers l'Ourse, tandis que Persée se lève à l'Est. Andromède et le Carré de Pégase sont merveilleusement placés pour l'observation. La tête du Dragon plane vers le Zénith.



HORIZON SUD
 Le Scorpion et Antares sont sur le point de se coucher ; seuls le Sagittaire et le Capricorne sont visibles près de l'Horizon sud. Le Verseau se lève à l'Est ; le Serpent et Ophiucus descendent à l'opposé. La Voie lactée est admirable avec les splendides constellations de l'Aigle, du Cygne et de la Lyre montant vers le Zénith.

Septembre ne nous a pas ramené, dans ses ciels du soir, les belles planètes du commencement de l'année, mais l'étudiant de la voûte céleste prendra sa revanche à la seconde partie de la nuit. Déjà, vers 23 heures, Jupiter est admirable dans le Bélier et une lunette de batterie nous montrera la planète géante accompagnée de quatre satellites. Vénus, l'étoile du Berger, resplendit aussi dans nos ciels du matin. Nul ne saurait confondre la belle planète avec une simple étoile. Dès le milieu du mois, on la verra se lever vers deux heures du matin et resplendir jusqu'à l'aurore. En la repérant avec soin, une bonne vue peut suivre la planète en plein jour. A partir de la mi-septembre, Saturne est aussi visible dans la seconde partie de la nuit ; elle n'a pas d'ailleurs quitté encore la constellation des Gémeaux.

Dès le soir, à la nuit tombante, de nouvelles constellations surgissent à l'est. Alors que Cassiopee monte lentement vers le Zénith, Persée et Andromède deviennent de plus en plus visibles. C'est dans cette région que vous découvrirez, même à l'œil nu, une tache laiteuse, nettement définie à la jumelle comme une lueur ovale. C'est la nébuleuse d'Andromède, immense formation dont la photographie montre la structure spirale, sorte de voie lactée lointaine qui se meut dans l'abîme céleste avec une vitesse de 325 kilomètres par seconde.

Au Zénith, en pleine voie lactée, le Cygne atteint maintenant sa plus grande hauteur. Deneb, le brillant soleil de cette constellation, rivalise d'éclat avec Vega et Altair : Vega, l'étoile bleue vers laquelle se dirige tout le système solaire ; Altair, de l'Aigle, soleil splendide situé à 134 millions de kilomètres de l'endroit où tourne la Terre.

Dans la même région, un peu à droite de Deneb, du Cygne, voyez aussi la faible étoile marquée 61 sur notre carte de l'Horizon sud. Rien en apparence ne la distingue des autres. Eh bien, pour l'astronome, cette lumière scintillante est tout un enseignement. On s'imaginait autrefois que tous les astres — à part les planètes — étaient fixes dans le ciel ; or, en 1804, l'abbé Piazzi, célèbre astronome italien, signala pour la première fois une exception à cette règle antique : la 61^e du Cygne se déplaçait parmi ses compagnes !

Oui, tous les astres du ciel sont en perpétuel mouvement. Les vitesses de nos plus rapides projectiles ne sont rien en comparaison du vol fantastique des étoiles.

Mais il a fallu la précision de notre technique moderne pour montrer ces mouvements, imperceptibles à l'œil nu, en raison du grand éloignement des étoiles. Songez en effet que la 61^e du Cygne, par exemple, se trouve à 106 trillions de kilomètres de notre soleil !

ABBÉ TH. MOREUX,
 Directeur de l'Observatoire de Bourges.

(1) Le premier article de cette série mensuelle a paru dans le numéro 75.



LE REPOS APRÈS LA CONQUÊTE DE SOYECOURT (4 septembre)

Ces hommes harassés, tombés littéralement les uns sur les autres, ce sont les héros de la Somme, qui se reposent dans Soyecourt en ruines. Ce village, qu'ils ont bien gagné, est l'un des derniers que l'offensive franco-britannique ait libérés. Ils savent, ces vaillants, qu'ils ne sont pas au bout de

leurs peines, mais ils savent aussi qu'ils ne failliront pas à leur devoir. Leurs beaux succès leur donnent confiance en leurs triomphes futurs. Ceci n'est qu'une étape, soit. Du moins, ils la savourent, le corps las, mais l'esprit libre, en attendant les étapes suivantes, sur le chemin de la Victoire.

LE PRIX D'UNE VIE HUMAINE

LA CRIMINALITÉ DEVRA ÊTRE RIGOREUSEMENT COMBATTUE : ON SAIT TROP, DÉSORMAIS, CE QUE VAUT LA VIE D'UN HOMME

Du lieutenant Maurice T... Salonique, 5 août 1916.

... Oui, vous aussi, je le sais, vous avez été à Salonique. Mais il manquera éternellement à votre bonheur d'y avoir villégiaturé durant la chaude saison de l'an de grâce 1916... J'ai esquissé un sourire amer le jour où une publication bien parisienne, je dirai même « éminemment boulevardière », si je n'avais l'impression de risquer en cela un ridicule archaïsme, — le jour où une publication arrivée par le dernier courrier m'apprit que Salonique était un lieu de délices, une cité de plaisir peuplée de tout ce qui se fait de mieux en temps de paix entre Paris et Trouville... J'appris joyeusement qu'il ne nous manquait rien, ni noces et festins, ni logements somptueux, ni le reste ; que toutes les conférencières et poétesses de la terre s'étaient là donné rendez-vous afin de ressusciter, en l'honneur des combattants de la grande guerre, Hypathie et Laïs sur une terre voisine de celle où ces deux illustres personnalités virent le jour...

Suit une description de la vraie Salonique, — description qui détournerait, au moins quelques jours, de trop imaginatifs chroniqueurs de la nuque d'y aller étaler leurs grâces...

... Si je fais allusion à ce modeste événement, c'est qu'il m'a rendu le goût de lire les journaux. J'en avais perdu l'habitude ; les moustiqués, l'abrutissante chaleur avaient suffi à me distraire jusque-là...
... Allons ! la guerre doit toucher à sa fin ! les journaux reprennent vraiment une physionomie d'avant guerre ; et je ne parle pas seulement de ceux — bien parisiens ! bien boulevardiers ! — qui distillent des descriptions aussi sémillantes et appropriées que celle — au sujet de Salonique — dont j'ai tenté de donner une idée plus haut... J'ai retrouvé mes chers apaches ! Les faits divers recommencent à m'intéresser... J'ai eu toujours l'amour des faits divers où il était question d'exploits d'apaches... Voici pourquoi :

En janvier 1902, et durant une des rares nuits de neige qu'ait connue Paris à cette époque, je rentrais du théâtre en compagnie d'un de mes camarades, étudiant comme moi et qui habitait comme moi rue Descartes. Nous venions de voir jouer *Andromaque* à l'Odéon, et nous ne nous étions pas même arrêtés à la taverne..., alors dans tout l'éclat de sa nouveauté, ce qui prouve à quel point nous étions de bons et sages jeunes hommes... Le Panthéon était une masse grise coiffée de blanc et vautreée dans du blanc. Paysage sinistre... A peine étions-nous arrivés à la hauteur de la porte principale de la bibliothèque Sainte-Geneviève, un coup de sifflet retentit je ne sais où...

... Et aussitôt, mon ami et moi, nous nous sentons suivis : des pas feutrés par la neige se rapprochent... Un sifflement retentit encore ; à voix basse, nous nous concentrons : « Il n'y a qu'à se retourner quand ils

seront à portée et à taper juste et dur... » dit mon ami qui, pas plus que moi, n'avait d'armes. J'accepte... « On y est... — Oui !... — Alors, quand je serai à trois... Un... deux... trois... » Tout ceci avait été marmonné rapidement et silencieusement ; mais nous n'aurions pas eu le temps de prononcer « quatre » que deux sinistres jeunes voyous, contre lesquels nous nous étions retournés à la distance voulue, gisaient chacun les quatre fers en l'air, heureusement atteints par nous de ce que l'on a appelé depuis un crochet à la mâchoire...

... Nous constatâmes que l'un d'eux avait dans sa poche un méchant revolver chargé de trois balles, et que l'autre avait laissé tomber, en tombant lui-même, un surin... ah ! quel surin... Je ne pus m'empêcher de rire en l'examinant : « Il est si grand, » dit mon ami en s'esclaffant à son tour, « qu'il ne ferait pas de mal à une mouche !... » Deux ou trois bonnes torgnoles encore à nos suiveurs indiscrets ; après quoi nous pûmes sans peine les conduire jusqu'à un commissariat tout proche...

Et, quand le moment des explications fut venu :

— C'était pour rigoler... avec quelques copains... dit timidement un des voyous.
— Et pour se faire la main, ajouta orgueilleusement l'autre...

Si j'ai donné quelque importance à cette menue aventure personnelle, c'est qu'elle m'est revenue à la mémoire quand j'ai commencé à lire les journaux : des gosses de seize ans qui assassinent, pour rigoler eux aussi, sans doute !... pour se faire la main !... Ah ! je sais bien que des romans populaires stupides et des films de cinéma tournés (si l'on peut dire !) en prenant les rugueux principes de l'honnêteté à rebrousse-poil, ont corrompu ces jeunes imaginations... Mais il y a des causes plus graves dans ce renouveau du crime juvénile : l'absence du père, qui était peut-être un très brave homme ;

Passons !... Et tenons-nous en à la conclusion de M. Maurice T...

... Non ! nous qui avons tué par devoir et qui avons vu s'anéantir héroïquement tant de jeunes vies qui eussent pu devenir précieuses, nous n'accepterons plus que de jeunes apaches, existences avariées, inutiles et dangereuses, puissent infester le pavé de nos grandes villes. Dès la paix, des lois rigoureuses s'imposent...

... Mais, au fait, ces gamins qui jouent du couteau et de l'arme à feu « pour rigoler », par le temps qui court, pourquoi ne nous les enverrait-on pas, dès à présent, quel que soit leur âge?... Leur vocation pourrait s'exercer noblement... En revanche, quand ils sortiront de la maison de correction où on les met paternellement à l'abri, c'est sans doute les ex-poilus qu'ils rechercheront de préférence, — ce sera bien plus noble à leurs yeux ! — pour se faire la main...

D'un hôpital du Sud-Est nous parvenait presque en même temps (2 août) cette lettre d'un brave ouvrier ébéniste, devenu adjudant

grâce à de nombreux exploits, décoré de la croix de guerre avec deux palmes et deux étoiles, et proposé pour la médaille militaire.

« ... Je n'ai jamais traité personne d'embusqué et je laisse parler là-dessus tant qu'ils veulent les copains qui sont en rogne ou qui ont le cafard... Les vrais embusqués sont dans les prisons. Des gens qui sont capables de tuer en temps de paix, c'est-il pour la graine qu'on les garde ? Quand ils auront fini d'être à l'ombre, la guerre sera finie elle aussi, ou à peu près, et il ne leur restera plus qu'à recommencer... »

Il m'en est tombé un dessus il y a cinq ans, sans provocation, alors que je n'avais rien dit tandis qu'il se payait ma tête en étant insolent avec celle qui est devenue depuis ma vraie épouse... Je lui ai servi ce qu'il méritait et je l'ai amené au commissaire dont j'ai reçu les bonnes félicitations...

... et maintenant, j'ai un bras qui ne tient plus et qui me gênera davantage si on me le laisse que si on me le coupe... Tout ça me serait égal si je n'avais pas le dégoût d'apprendre que l'individu dont je vous parlais plus haut est en prévention depuis trois mois à la prison de..., bien à l'abri des balles... Après la guerre, quand il en sortira rose et frais, il ne me restera plus qu'à espérer qu'il se trouve un agent dans les environs, s'il insulte ma femme ou moi qui ne pourrai plus la défendre.

« ... La guerre aura désappris l'inutile pitié, la pitié imbécile, à ceux qui auront constaté comme je l'ai fait, dès les premiers jours, en Belgique, les exploits des Boches... Est-on sûr qu'il ne demeure pas des fauves à figure humaine, des Boches auxquels ne manque qu'un vain titre de nationalité, sur les boulevards de Paris... La curiosité m'a poussé, lors de ma dernière permission, dans certains endroits où j'avais eu l'occasion de m'aventurer jadis en qualité d'officier de police... C'est pareil ! Les mêmes têtes pourries de vice, à cela près que l'ensemble offre un aspect plus jeune et d'autant plus navrant... »

Quel horrible et peut-être véridique pronostic risque de suggérer cette dernière phrase ! Tandis que de bons petits garçons préparent de leur mieux un examen ou perfectionnent un apprentissage, — et s'instruisent militairement en guise de récréation, d'autres, faute d'éducation ou de direction morale, « devançant l'appel » de la paresse et du vice, et seront prêts quand le moment sera venu de l'exercer amplement, lors de la paix !...

... Voyez-vous, conclut notre correspondant, j'étais déjà pour « le chat à plusieurs queues » et les châtiements corporels qui réussissent si bien à nos amis anglais...

Et plus loin :

... Ce qui se passe à Paris depuis la guerre m'aura rudement endurci dans mes opinions : point de pitié pour les mauvais instincts, et que toutes les lois soient faites, après la paix, pour les prévenir, et d'abord pour les châtier, si les préventions restent trop longtemps lettre morte...

(A suivre.)

ARISTARQUE.

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 76.



FEU !... BAOUMM...

C'est un des rois de l'A. L. V. F., comme disent les initiés, et, les profanes, de l'Artillerie Lourde sur Voie Ferrée. C'est peut-être celui qu'on a entendu tonner, à Paris même, la semaine qui précéda l'offensive de la Somme. Son rugissement formidable évoque quelque cataclysme : « On pense, on ne sait pour-

quoi, disait quelqu'un qui l'approcha en pleine action, à la fin du monde ». Les poilus aiment sa grande voix. Lorsqu'ils le sentent derrière eux, appuyant énergiquement, par les tonnes d'explosifs qu'il lance, leurs attaques, la baïonnette leur brûle les mains ; ils courent à l'ennemi. C'est la marche au canon.

PELERINAGES

UN poète, qui pour avoir fait parler les animaux n'en connaissait pas moins le cœur humain, a écrit ce joli vers :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole...

qui exprime une vérité un peu cruelle — comme toutes les vérités. Il est vrai, en effet, que les douleurs éternelles sont très rares. Mais si la tristesse s'envole, le souvenir demeure. On ne souffre plus, mais on se souvient. A ce serrement du cœur, à cette étreinte de l'esprit qui sont les marques du grand chagrin, succède un sentiment plus paisible, quelque chose de respectueux, de doux et de constant. C'est ce sentiment qui conduit les humains sur les tombes de ceux que la mort exila ; c'est ce sentiment qui les guidera lorsque, dans de nombreuses années, ils célébreront avec une émotion mêlée d'admiration leurs ancêtres qui tombèrent, l'an 1914, pour la défense de la France attaquée. Les pèlerinages iront en se multipliant et se continueront à travers les siècles. Cette guerre qui nous apparaît, avec raison, comme un événement capital et comme une tragédie inégalée, grandira encore avec le recul des années. Elle est capable de changer des destinées et des mœurs et causera, presque certainement, des modifications profondes dans la vie des peuples ; notre postérité en conservera la mémoire. Elle retournera sur les lieux où s'est déroulée la plus formidable lutte que l'humanité ait vue. Elle consultera ce qui sera demeuré des ruines accumulées par la férocité allemande ; elle foulera une terre baignée jadis d'un sang généreux ; elle déposera sur la tombe des défenseurs les fleurs du souvenir ; elle perpétuera la reconnaissance qu'on doit à ceux qui sont morts pour la défense de la patrie.

Actuellement où le canon retentit encore et où la bataille immense continue, ces pèlerinages revêtent une tragique grandeur. La terre est encore fraîche qui recouvre les tombes et les ruines sont encore toutes noires des fumées de l'incendie ! Le combat n'est pas achevé et on le sent tout près. Au col de la Chipotte, à Gerbevillers, à Meaux, sur tout ce front où vint expirer l'invasion allemande, on entend le mugissement assourdi de la lutte.

Il y a deux semaines j'ai fait deux de ces pèlerinages. Le premier se déroulait près du col de la Chipotte, en un lieu où l'on se battit pendant dix-sept jours, petit village lorrain du nom de Mesnil-sur-Belvitte. Les combats qui eurent lieu en ces villages lorrains et dans les plaines et les forêts avoisinantes servirent à arrêter l'ennemi devant la fameuse trouée de Charmes. S'il eût passé la Moselle à cet endroit, s'il eût franchi ces dernières collines, rien ne lui barrait plus la route : il débordait notre aile droite et rendait la victoire de la Marne inopérante. C'était peut-être le désastre.

Nos troupes défendirent cette terre malheureuse, où les invasions se sont si souvent succédées, dans le cours des siècles, avec une vaillance magnifique. On voit, à l'abondance des tombes, combien ces combats furent sanglants. Ces tombes ont été creusées sans ordre, en hâte, là où les vaillants furent frappés à mort. Souvent elles sont en forêt, sous de hauts sapins

immobiles ou sous des trembles plaintifs. Ce sont des tombes rustiques formées dans la terre humide, recouvertes maintenant d'un humus brun et des aiguilles séchées des sapins. Une petite croix — deux branches mortes, — révèlent la sainteté de ce terre. Une inscription dit le nom du mort, et c'est tout. On plutôt ce serait tout si nul humain ne veillait sur ces cadavres qui nous sont doublement sacrés. Bientôt le vent aurait aplani ces monticules et déraciné ces croix, bientôt les feuilles roussies reconyrieraient ce sol, bientôt le temps aurait fait disparaître ces travaux hâtifs et il ne resterait plus rien, plus rien de ces tombes, si des mains pieuses ne les entretenaient et ne les paraient : ces mains ont posé de petits drapeaux sur ces tombes et, le jour que je les vis, elles avaient posé des fleurs. C'était l'anniversaire de la bataille et on le célébrait dignement.

Dans cette région du col de la Chipotte quelqu'un a beaucoup fait, pendant et après la bataille pour les vivants et pour les morts. C'est un curé, l'abbé Collé. Il est le curé de Mesnil-sur-Belvitte et l'était lorsque le village fut attaqué. Il y était demeuré seul, en compagnie d'une pauvre femme (mère de cinq enfants et qui en allait mettre au monde un sixième), et d'un malheureux fou. Tandis qu'on se battait, tandis qu'on bombardait le village et jusqu'à son église qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine lamentable, il recueillait les blessés, les soignait, les reconfortait. Il en est qui vinrent expirer dans ses bras et qu'il enterra dans son cimetière, à l'ombre des arbustes sauvages et du clocher décapité. Bientôt sa cure fut pleine de blessés qui réclamaient ses soins, qui le suppliaient de ne pas les abandonner. Le brave homme les entourait de soins jusqu'à ce qu'ils fussent évacués. Pour les autres, ceux qui avaient expiré, il les enterra dans une sépulture décente après avoir mis de côté ce qui leur appartenait et recueilli leurs volontés dernières.

La bataille fut longue, les péripéties tragiques. L'abbé Collé fut dénoncé aux Allemands par le fou demeuré dans le village. Il fut arrêté sous une inculpation d'espionnage et eut grand mal à prouver son innocence. Relâché, il retourna à sa cure où il ne restait plus que ce que l'ennemi n'avait pu ravir. Le curé ne connut ni fatigue ni découragement et il entreprit d'identifier et de rassembler ceux des morts enterrés au hasard et en hâte, pendant le fracas de la bataille. Ah ! il lui fallut du courage et de la volonté pour sortir de terre les cadavres déjà défigurés, pour se pencher sur eux, rechercher sur leur chair froide la médaille qui dirait leurs noms. Cet homme fit pourtant tout cela. Puis, au sommet d'une colline qui domine son village, en un lieu où circule un grand vent qui fait s'incliner les lourds épis, au pied d'un calvaire d'une pierre grise et vieille, il dessina un cimetière et plaça dans des tombes tous les cadavres qu'il avait pu transporter.

Le jour de l'anniversaire de la bataille, il dit la messe devant ce calvaire, sur la tombe des héros. De tous les environs étaient venus en pèlerinage des soldats et des chefs, du petit peuple de Lorraine, femmes en deuil dont les mains terreuses avouaient leurs récents travaux, jeunes filles qui portaient des fleurs, petits garçons qui regardaient avec de grands yeux ce spec-

tacle qui secouait leur imagination d'enfant. C'était bien émouvant, comme toutes les réunions qui célèbrent simplement une grande cause et qui font communier en de mêmes pensées l'âme des foules.

A Gerbeviller le pèlerinage fut plus imposant, sinon plus émouvant, parce qu'il avait réuni beaucoup de monde. Il y avait là quinze mille personnes et c'était une étrange sensation que de voir une telle animation dans une cité en ruines. Il y avait aussi des troupes nombreuses et des autorités. Il y eut des discours et une fanfare.

Dois-je dire franchement ce que je pense : j'ai mieux aimé la cérémonie la plus simple et la moins officielle. Elle réunissait moins de monde, mais cette quasi-intimité la rendait plus touchante : je m'y suis senti plus près des morts.

Et cette constatation me permet de formuler quelques souhaits pour l'avenir. Pour que ces pèlerinages demeurent une chose très grande il faudrait qu'ils demeurent une chose très simple. Il faudrait une foule silencieuse, semblable à ces longs cortèges de « sans travail » anglais dont le silence dit la tristesse ; il faudrait que cette foule fit une station devant la tombe des héros. De cette foule sortiraient des jeunes filles, toutes de blanc vêtues ; elles garniraient de fleurs ces tertres respectés. Et leur geste semblerait dire :

« Nous sommes venues vous honorer, vous qui avez combattu pour défendre le pays que nous aimons, pour défendre ceux dont nous sommes nées, pour défendre toutes les libertés qui nous font la vie plus douce et plus heureuse. Jamais nous ne vous oublierons. Nous apprendrons à nos enfants ce que vous avez été et, comme nous, ils viendront vous célébrer en silence et verser des larmes sur la terre où vous avez versé votre sang. »

Ainsi, pendant le cours des siècles, continuerait de vivre, dans le cœur des enfants de France, la plus grande des épopées.

GÉRARD BAUER.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 31 Août au 6 Septembre

JEUDI 31 AOÛT. — Les troupes roumaines ont pénétré en Transylvanie par sept cols.

— Une partie de l'armée grecque s'insurge à Salonique.

— Démonstration navale franco-anglaise devant La Piree.

VENDREDI 1^{er} SEPTEMBRE. — La Bulgarie déclare la guerre à la Roumanie.

SAMEDI 2. — Les Roumains prennent Hermannstadt.

Treize zeppelins survolent l'Angleterre : l'un est abattu près de Londres par l'aviateur Robinson. — Les ministres de l'Entente remettent une note à M. Zaïmis.

DIMANCHE 3. — Les Français enlèvent sur la Somme les villages de Cléry et du Forest : ils font 2000 prisonniers.

— Les Anglais s'emparent de Ginchy.

— Mort du colonel du Paty de Clam.

LUNDI 5. — La Grèce cède à toutes les demandes de l'Entente.

— Les Français prennent Soyécourt et Chilly : le chiffre de leurs prisonniers atteint 6500.

MARDI 6. — Les Roumains ont pris Orsova et Herkuiesbad.

— Les Anglais prennent le bois de Leuze.

MERCREDI 6. — Les Français progressent vers Chaules, jusqu'aux abords de la ville.

— Près de Goritz, sur la Horodeska, les Russes font 4500 prisonniers.

EnRoute!

La plus belle
Revue de Tourisme
et de Voyages

est en vente partout, le jeudi (0 fr. 30)

EN MARGE DE LA GUERRE

Sur la photo, de gauche à droite, au premier rang: M. le c^o de Vinci, MM. Roy, Marcel Knecht, Petrovitch, Aicoot, Pascal, Paul Labbé, Figout, Naville, Fickner, Markovitch, Svinch, Marghetich, Brand; (au dessous): MM. de Bibikoff, Lachenal, Pachiano, Chauvet, Olttramare, Floresco, Vars, membres du comité de l'Effort de la France et de ses Alliés.



Le comité l'Effort de la France et de ses Alliés, qui vient d'organiser au Kursaal de Genève, avec un succès triomphal et devant plus de 15.000 auditeurs les conférences de MM. Louis Barthou, André Lebon, Jean Cruppi, Paul Labbé.



Le roi George sur le front français.

L'A^m Moreaux, c^o l'escadre de Salonique.

Burgun, le foot-balleur, qui avait abattu 3 avions, meurt au champ d'honneur.

A la cérémonie de l'anniversaire de Senlis: Vera Sergine, le maire et le général Cherfils rappellent les crimes allemands.



Le peintre Raemaekers, dont le crayon marqua les Allemands comme au fer rouge, sur le front français de la Somme.



A New-York, la chaleur torride oblige les habitants des plages voisines à se baigner la nuit.



Le général Roques, ministre de la guerre, entouré de quelques-uns des officiers de son état-major.



Ève Lavallière, la grande artiste qui n'avait pas reparu sur la scène depuis le début de la guerre, va rentrer au théâtre.

J'ai vu...



UNE IMAGE DE LA FRANCE

Dans les fêtes qu'ils donnent au profit de nos blessés, nos amis d'Amérique aiment à voir figurer, par des jeunes filles de la haute société, les nations qui se sont faites les défenseurs du Droit et de la Liberté. Ici, honneur chèrement disputé à ses compagnes, Miss Dolly Exie représente la France. En Diane

AUX ETATS-UNIS

chasseresse, les cheveux au vent, dans une attitude énergique mais pleine de grâce et de noblesse, c'est bien la France en effet qu'elle évoque, la France toujours belle, toujours jeune, toujours dressée pour la défense des faibles et des opprimés. Nos amis d'Amérique savent nous comprendre et nous aimer.